

LA SOCIÉTÉ N'EST PLUS CHRÉTIENNE : QUE VIVE L'ÉVANGILE !

Ce texte, fruit de nombreux échanges de l'équipe CERCA, a vocation à être débattu en groupe, là où le désir ou la possibilité seront au rendez-vous...

LA CERCA :
Arnaud Billat,
Pierre Blanc,
Pierre Daugreilh,
Claude Desbordes,
Patrice Desbordes,
Bernard Tabone,
Catherine Wilbrod

Le christianisme n'a jamais connu une telle importance, en nombre, à l'échelle de la planète. Mais c'est en même temps un véritable décentrement qu'il expérimente : tandis qu'il s'épanouit ailleurs, jamais il n'a semblé autant marginalisé en Europe de l'Ouest, au point qu'on peut qualifier les sociétés du Vieux continent de postchrétiennes. Et pourtant, il nous semble qu'il a encore des graines à déposer sur ces terres.

Avant de nous interroger sur ce que la foi chrétienne pourrait encore porter comme fécondité à notre société, il s'agit d'abord de regarder celle-ci, telle qu'elle est, et de voir en quoi elle est supposément postchrétienne. Mais pour appréhender cet éloignement de la matrice religieuse, encore faut-il au préalable que nous revenions sur ce que cette société chrétienne est censée avoir été. Ce que la société a été dans son rapport au christianisme, ce qu'elle est devenue par rapport à lui, ce que l'Évangile a encore à lui dire, voilà donc les trois points de réflexion que nous proposons.

UNE SOCIÉTÉ QUI FUT CHRÉTIENNE ?

Perte des valeurs, retour de la barbarie, incivilités : qui n'a pas entendu de nos jours ces diagnostics se répéter à l'envi ? Certains aujourd'hui parlent même de décadence, sans trop que l'on sache

toujours ce qu'elle est. Et derrière cela, on pointe l'abandon de la matrice chrétienne. Ainsi, après avoir guerroyé contre la religion chrétienne dans son *Traité d'athéologie*, Michel Onfray constate, autant qu'il semble le regretter, cet effondrement qui signeraît la fin de notre civilisation. En effet, selon lui, « *il n'existe pas de civilisation athée* ». Ce désappointement, on le note aussi chez l'éditorialiste en vogue Éric Zemmour, nostalgique d'une France figée dans son passé de fille aînée de l'Église. Pas étonnant que ces deux faiseurs d'opinion se fassent régulièrement les détracteurs du pape François et de Vatican II.

Cette nostalgie d'une société religieuse, qui n'a souvent rien à voir avec la foi nourrie de l'Évangile, n'est pas nouvelle. Déjà, dans les années 1930, Charles Maurras, assumait son catholicisme athée, plus attaché à la *chrétienté*, sorte d'habillage patrimonial et institutionnel de la France, qu'à la subversion évangélique. Et il regrettait, lui aussi, les dangers de la disparition de cette société chrétienne. Critiquant cette tendance à déplorer plus qu'à espérer, l'ardent chrétien Bernanos s'indignait, au lendemain de la Libération, devant le fait que « *nous répétons sans cesse avec des larmes d'impuissance, de paresse et d'orgueil que le monde se déchristianise* ». Il accusait avant tout les catholiques d'en être les principaux responsables, du fait de leur adhésion, formelle plus qu'intime, au message évangélique. Ainsi, disait-il, « *le monde n'a pas reçu le Christ, c'est nous qui l'avons reçu pour lui, c'est de nos*

« Nous répétons sans cesse avec des larmes d'impuissance, de paresse et d'orgueil que le monde se déchristianise »

Bernanos

coeurs que Dieu se retire, c'est nous qui nous déchristianisons, misérables !

On le voit bien, lorsqu'il est question de société chrétienne, une équivoque demeure : est-ce une société où les membres vivent de l'Évangile, ou bien est-ce une société dont la matrice patrimoniale, institutionnelle et politique est à forte référence chrétienne ? Poser la question, c'est en partie y répondre. La France et l'Europe ont ainsi pu être définies comme chrétiennes par l'importance qu'a eue l'Église dans la configuration du paysage social, patrimonial et institutionnel. Cette *chrétienté* pouvait se lire dans le maillage paroissial, dans le rythme des fêtes et des carillons quotidiens, dans le superbe tissu de cathédrales et d'églises, dans l'institution du mariage, dans les hôpitaux et les universités qui étaient largement liés à l'Église.

Faut-il idéaliser pour autant cette période comme un supposé âge d'or ? Aucun sondage d'époque - et de quelle époque parlons-nous ? - ne nous permet de mesurer cela. Constatons que, si l'histoire de l'Europe chrétienne a vu régulièrement émerger des saints et que beaucoup ont trouvé dans leur foi des raisons de vivre et de se dépasser, elle a aussi souvent pris un visage plus sombre : lesdites guerres de religion, les abus de pouvoir, les emprises sur les âmes et malheureusement aussi sur les corps, certaines collusions politiques funestes.

Quelle est donc cette supposée société chrétienne, sinon une société dans laquelle

l'Église a porté la lumière d'un message libérateur accueilli par certains, tout en produisant aussi son lot de ténèbres ? On peut en dire autant aujourd'hui, alors que ne viendrait à personne l'idée que nous vivons dans une société chrétienne. En effet, les lumières de la foi emportent encore des chrétiens sur les chemins de l'audace altruiste, quand l'actualité révèle aussi de récents scandales de l'Église (pédocriminalité, abus d'autorité). La grande différence entre la société d'aujourd'hui et cette ancienne société à forte tonalité chrétienne, ne réside donc pas dans le contraste d'attitudes. Elle demeure dans le fait que l'Église a perdu sa centralité dans la société qu'elle a longtemps contribué à façonner.

UNE SOCIÉTÉ SÉCULARISÉE ET POSTCHRÉTIENNE

Il est difficile de pointer les étapes de la bascule progressive qui ont fait passer l'Église d'une situation de centralité à une certaine marginalité. On peut certes retenir des moments clefs :

- La Réforme protestante qui, en rappelant la subversion évangélique, a fait perdre à l'Église catholique son monopole religieux.
- Le mouvement des Lumières, puis la Révolution française qui, avec la Constitution civile du clergé, a exposé l'Église à sa mise sous tutelle de l'Etat français.
- La loi de 1905 sur la laïcité, qui a institué la neutralité de l'Etat en matière de religion, tout en protégeant la liberté de conscience.

Dans cette longue bascule, il y a bien un volet institutionnel, qui est le fait de réformes politiques, séparant le temporel du religieux, et un volet individuel qui est le fait de voir les mentalités devenir moins directement perméables au référent religieux, notamment du fait de l'avancée des sciences et des techniques. Ces deux volets, qui sont l'autonomie institutionnelle et personnelle, entretiennent bien sûr un lien

de réciprocité : l'évolution des mentalités appelle des changements institutionnels et vice-versa.

Des travaux, dont ceux de Marcel Gauchet, montrent cependant que ce retrait de la religion est une conséquence directe de la matrice chrétienne elle-même. Parce qu'à la suite de Jésus, le christianisme valorise la conscience par rapport aux rituels extérieurs, il aurait préparé ainsi l'émancipation de l'individu.

Divers indicateurs montrent bien les effets de cette sécularisation sur le rapport à la religion chrétienne. Sur le plan des sacrements, les statistiques montrent l'érosion constante du nombre de baptêmes et de mariages à l'église. Au-delà de ces statistiques, la sociologue Danièle Hervieu-Léger évoque une *exculturation* du catholicisme. Elle prend d'abord pour terrain d'observation le rapport du catholicisme au monde rural, où l'on peut constater l'ébranlement des structures culturelles (patronages, clubs de sport, foyers ruraux, théâtre...), que le catholicisme a contribué à former. De même, la thématique chrétienne de l'accomplissement de soi se trouve progressivement exclue par les individus en quête de sens, au profit des spiritualités orientales ou des voies du développement personnel. La famille nucléaire, noyau dur d'une certaine conception catholique de l'ordre naturel, ne participe plus d'un ordre que le catholicisme avait contribué à absolutiser. L'homoconjugalité et l'homoparentalité ont ainsi donné lieu à des innovations législatives qui sont la marque de cette sécularisation.

Cependant reconnaître les effets de cette sécularisation ne doit pas masquer les nombreux dépôts que le christianisme a finalement laissés, à commencer par certaines valeurs et institutions. Dans une précédente réflexion nous avions mis en exergue combien la fraternité s'enracine dans l'Évangile (cf. *Pour retisser la société : le chemin de la fraternité*, 30 septembre 2019). Peu importe qu'elle ait été ensuite sécularisée ou détachée de son terroir évangélique, pourvu qu'elle soit restée inscrite dans la société. Il en est de même pour l'égalité dont découlent notamment certaines sensibilités de l'histoire politique et syndicale contemporaine, ainsi que les droits de l'homme. Alexis de Tocqueville est le premier d'une longue série à affirmer que si ces droits ont été inventés dans des nations de tradition chrétienne, c'est parce qu'elles ont simplement sécularisé l'idée d'égalité devant Dieu pour la transformer en égalité devant la loi. Et comment ne pas remarquer que le concept-

L'avènement d'une société chrétienne

Ce n'est qu'avec l'empereur Constantin, au IVème siècle après Jésus-Christ, que l'on peut parler de société chrétienne, quand cette *superstitio* devient *religio*, d'abord tolérée puis favorisée avant de devenir officielle et exclusive sous Théodore.

Les institutions et les hiérarchies de ce que l'on appelle désormais la Grande Église se calquent alors sur celles de l'administration impériale, au risque de confusion des rôles, chaque cité ayant à sa tête un évêque, tandis que celui de Rome acquiert une primauté. Le dogme est uniifié dans les décennies suivantes par

•••



Pour retisser la société : le chemin de la fraternité

Une réflexion de la CERCA*

Individualisme, rejet, repli, la liste est longue de ces mots qui traduisent un morcellement de la société. Pourtant, le besoin de lien semble criant. Mieux des moments collectifs, qu'ils soient joyeux ou tristes, qui offrent de temps en temps comme autant de départs. Rappelons-nous : « un élan collectif que les Landes ont connu dans la foulée de la tempête Klaus en 2009. Devant le chaos, chacun s'est alors dépassé pour aider l'autre : de son voisin, de ses parents, de ses amis et des inconnus. Les solidarités personnelles mais aussi celles des entreprises, des municipalités, des associations et des services publics ont permis d'apporter de l'humanité dans le fatras d'un massif écrasé, des routes défoncées et des maisons endommagées. » Ainsi, lorsque l'écrivain Régis Debray, ces « moments fraternité », a bien rappeler que la force du nous peut parfois prendre le dessus sur le royaume du moi-j'. Récemment, le mouvement des gilets jaunes, quoi qui l'on pense de ses revendications et de ses dynamiques, est venu aussi souligner ce besoin de lien. Les ronds-points ont été de lieux de rencontres, de partage d'idées mais aussi de barbecues festifs redonnant parfois de la force aux vies difficiles. C'est aussi cette dimension collective qui explique en partie sa durée. De leur côté, les débats organisés

au travers du pays, en réponse à cette mobilisation des plus démunis, ont montré que beaucoup de citoyens avaient fait partie de cet espace partagé. C'est notre pays. Ainsi, contrairement à ce que l'inclination pessimiste peut nous faire croire, le « tout bout du camp dans cette société » n'est pas assuré d'être toujours le dernier mot.

Pour autant, les symptômes d'une atomisation sociale persistent. Plutôt que de la nier, il faut reconnaître les dynamiques qui y conduisent. Mais ne déconsidérons pas : même si c'est parfois de manière inconsciente, ces moments dont nous venons de parler nous permettent de faire encore société. Autrement dit, au sens étymologique, de devenir des « allies (socius) ». C'est donc cela aussi que nous pouvons regarder, cette solidarité qui fait partie de nous des êtres interdépendants. Qu'elle soit spontanée et organisée, elle est la traduction concrète de ce qui fait que l'humanité est pleinement elle-même : la fraternité.

C'est surtout cette fraternité que nous avons, ici, en ligne de mire. En tant que citoyens, nous devons nous rappeler que, si elle a été affichée aux frontons de nos mairies, c'est parce qu'elle a été adoptée comme un socle de notre République ; dans le sacrifice du colonel Beltrame qui a donné sa vie pour

•••

••• les grands conciles œcuméniques favorisés par l'empereur résidant à Constantinople et instituant un *césaro-papisme* en Orient. La scission géographique, politique et surtout culturelle de l'Empire distendra peu à peu les Églises latine et orientale, jusqu'au schisme de 1054, mais la société chrétienne se maintiendra jusqu'à la fin du Moyen-âge. Il ne faut pas minimiser les conflits d'autorité et de pouvoir entre autorités civiles et religieuses durant toute cette période médiévale et au-delà, jusqu'aux grandes lois de laïcité en France.

même de laïcité a une affinité avec l'esprit de l'Évangile ? Rappelons cette invitation du Christ : « *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* » (Matthieu 21,22). Par-delà la lettre, c'est tout l'esprit de l'Évangile qui sépare les ordres de la foi et du politique. « *L'Europe moderne est à la fois le continent de la laïcité et celui de la chrétienté : il est l'un parce qu'il est l'autre* », n'hésite pas à écrire Luc Ferry qui ajoute : « *L'idée républicaine, c'est donc bien une sécularisation de la vision chrétienne.* » Ajoutons que si les Lumières se sont, en partie, opposées à l'Église, c'est dans sa matrice intellectuelle et spirituelle qu'elles se sont préparées. Enfin, comment ne pas voir que le christianisme a laissé une architecture exceptionnelle et une musique sacrée qui continuent à éléver les cœurs ?

Pour autant, faut-il revendiquer cet héritage comme on expose un trophée ? Le caractère incontestable des racines chrétiennes de l'Europe mérite-t-il la charge de certains qui les répètent à l'envi, avec le risque d'exclure d'autres apports culturels et d'ériger le christianisme en patrimoine, en perdant de vue sa portée révolutionnaire pour la société d'aujourd'hui. Emettre cette réserve n'empêche pas d'admettre que le projet de paix européen après deux guerres mondiales ait été largement empreint de l'esprit de réconciliation du christianisme.

POUR UN ÉVANGILE DE PLAIN-PIED DANS LA SOCIÉTÉ

L'Église a beau ne plus être au centre de la société, certains de ses membres ont pu parfois commettre des abominations, nous ne pensons pas pour autant que l'Évangile dont elle est le dépositaire en soit disqualifié. Mieux : nous pensons qu'il est encore une formidable bonne nouvelle pour une société qui, si elle n'est plus marquée du sceau de la religion chrétienne, n'en est pas moins en quête de sens. « *Le christianisme n'a pas échoué : il n'a pas encore été essayé.* » : cette formule, certes un peu provocatrice du biologiste et chrétien Théodore Monod, nous pourrions la reprendre pour dire que le christianisme a de l'avenir.

Cependant ce n'est pas en souhaitant une restauration de la chrétienté, discours que l'on peut voir fleurir ça et là, ou en s'apitoyant sur une Église occidentale en déclin, que nous révélerons la portée de l'Évangile. Ce n'est pas en enfermant le christianisme dans une identité pétrifiée que nous donnerons le goût d'une parole libératrice, porteuse d'espérance et de transcendance. Ce n'est pas en incriminant les avancées de Vatican II que nous retrouverons la fraîcheur d'une Église fraternelle. Ce n'est pas en étant seulement une Église

« *Le christianisme n'a pas échoué : il n'a pas encore été essayé.* »

Théodore Monod

du non à certaines lois (que nous sommes bien sûr en droit de critiquer), que nous permettrons le oui à son message évangélique. Ce n'est pas en nous réfugiant derrière des nationaux-populistes, à l'instar des Donald Trump, Jair Bolsonaro, Viktor Orban, si prompts à instrumentaliser et dévooyer les valeurs du christianisme, et plus prompts à plébisciter une religion normative qu'une foi qui libère, que nous allons laisser passer la lumière de l'Évangile.

« Au-delà des discours, le monde chrétien a été marqué tout au long de son histoire par de grandes figures, tels Saint Vincent de Paul ou Mère Teresa,...

Philippe d'Iribarne, sociologue

Jésus a traduit son Évangile, bonne Nouvelle, par un autre mot-symbole, celui de royaume de Dieu qui signifie l'instauration d'un nouvel ordre des choses, d'un règne de justice, de paix et de fraternité entre les hommes. On peut ici rappeler ces mots de Mahatma Gandhi à l'adresse des chrétiens : « *Vous autres chrétiens, vous avez dans vos mains un livre qui contient suffisamment de dynamite [...] pour renverser le monde, faire de ce monde dévasté par la guerre un monde en paix. Mais vous faites comme s'il s'agissait juste d'un morceau de bonne littérature et rien de plus.* »

C'est donc surtout en revenant au sens profond du message d'Amour du Christ, que nous pourrons remettre notre foi à hauteur d'homme. Dans cette

période de pandémie finalement favorable à un retour à l'essentiel par-delà tous les désagréments et malheurs qu'elle provoque, inspirons-nous en particulier des appels du pape François qui souhaite faire de l'Église un hôpital de campagne, où l'on sort de soi-même pour s'asseoir à côté des gens, rayonnant de charité et d'humilité, sans démonstration d'aucune puissance.

Nous avons ainsi à être **des serviteurs de la confiance, de la joie et de la fraternité**. Tout cela nous renvoie à l'épure de ce qui caractérise le christianisme : la foi, l'espérance et l'amour, les fameuses valeurs théologales qui ne sont aucunement disqualifiées dans la société et le monde actuel, à condition de les redire dans les mots d'aujourd'hui et surtout de les vivre.

→ **Soyons des vecteurs de confiance !**

Cette confiance en la vie n'est pas pour nous une naïveté aveugle, encore moins l'exonération des doutes et des abattements. Elle découle du sens que le Christ donne à nos vies, même quand elles semblent se dérober à nous-mêmes. La confiance demeure ainsi un élan intime pour marcher sur le chemin escarpé de nos existences où nous croyons que le Christ nous accompagne. Cette attitude de confiance, à condition qu'elle soit suivie d'actes, peut être un soutien pour ceux qui ne la partagent pas. Le jésuite Joseph Moingt disait de la sorte : « *Il n'est pas nécessaire que tous les hommes croient en Dieu, mais qu'ils puissent être confrontés, quand le besoin s'en fait sentir, au surgissement en eux d'un appel à se transcender, grâce à la présence de croyants et de chrétiens qui ne cessent de répandre l'idée d'infini et d'absolu dans les circuits des communications interpersonnelles.* »

Infuser la confiance, en quoi cela peut-il faire peur à nos contemporains ?

→ **Soyons des vecteurs de joie !**

Cette joie s'ancre dans l'espérance qui n'est en rien un optimisme béat, encore moins une fuite du monde. A la suite de la résurrection du Christ, espérer c'est considérer ici et maintenant, notre entrée de plain-pied dans une vie promise à bien plus que la vie biologique qui, elle, finira. Cette espérance n'enlève rien aux souffrances



Équipe de bénévoles du Secours Catholique de Saint-Paul-les-Dax

ni aux doutes. « *L'espérance, c'est le désespoir surmonté* », disait George Bernanos, car elle est cette disposition, reçue de l'événement de la résurrection, que les liens d'amour construits maintenant ne se flétriront pas, et que, par cet événement, viennent s'unir fini et infini pour donner la mesure de notre éternité.

Croire que le néant n'a pas le dernier mot sur nos vies, en quoi cela peut-il faire peur à nos contemporains ?

→ Soyons des vecteurs de fraternité !

Au long de sa vie terrestre, le Christ révèle le lien indissociable entre la foi en un Dieu, Père de tout homme, et le commandement d'amour fraternel. Sa Bonne Nouvelle s'adresse aux juifs, quelle que soit leur position sociale et religieuse, mais aussi aux *hérétiques*, aux marginaux, aux païens, aux étrangers (la samaritaine, la syro-phénicienne, le centurion romain). Le Christ ne rejette certes pas la Loi juive, mais il montre que c'est l'Amour qui en est la visée ultime. Après sa mort-résurrection, les premières communautés chrétiennes annoncent l'Évangile et vivent l'amour fraternel qui lui est lié. À sa suite, Paul de Tarse, éduqué en juif pieux, de culture grecque et de citoyenneté romaine, aura, après sa conversion, la révélation d'être envoyé en mission aux Nations dites païennes. Il dénoncera sans cesse une interprétation légaliste de la Loi et, dans sa première lettre aux chrétiens

de Corinthe, il positionnera l'*agapè*, cet amour sans condition, au-dessus de tout.

C'est cet amour fraternel que le pape François développe dans l'encyclique *Fratelli tutti* à partir de la parabole du bon samaritain, en nous incitant à être le prochain du plus faible, du rejeté par la société, la religion ou les deux. Le sociologue Philippe d'Iribarne, qui se demande comment être *chrétien et moderne* évoque ce chemin comme prioritaire : « *Au-delà des discours, le monde chrétien a été marqué tout au long de son histoire par de grandes figures, telles que celles de Saint Vincent de Paul ou de Mère Teresa, qui ont donné l'exemple d'une vie consacrée au service des pauvres. Et il est sans doute significatif que, dans les parties du monde, tels l'Inde ou le Moyen-Orient, où les chrétiens sont minoritaires, les institutions chrétiennes aient joué, et jouent toujours, un rôle central dans le service des pauvres.* »

Cette priorité explique la volonté de François d'une Église des marges, des périphéries. On comprend ses choix de privilégier certains voyages pastoraux comme à Lampedusa, terre de passage des migrants en quête de paix et de liberté, et récemment en Irak pour y rencontrer des hommes et femmes meurtris, chrétiens ou non, ainsi que des responsables musulmans pour signifier et vivre le message évangélique. Cet amour fraternel rejoint l'humanisme laïque, mais la foi révélée en Jésus-Christ le nourrit. Le

chrétien devrait en témoigner plutôt que de se désoler du déclin d'une société chrétienne ou d'essayer de l'enrayer par le prosélytisme pesant ou le repli identitaire. Sur cette voie de la fraternité, les chrétiens peuvent constamment revisiter et ressourcer leur engagement à la lumière de Celui qui nous renvoie inlassablement vers les autres, et, parmi eux les plus pauvres, pour vivre de sa Vie.

POUR FINIR...OU POUR CONTINUER, QUELLE ÉGLISE VOULONS-NOUS?

→ Une Église qui, à rebours de toute tentation de pouvoir, sache faire vivre toutes les vocations sous différentes formes, comme autant de richesses, d'un corps vivant et accueillant.

→ Une Église qui célèbre l'amour d'un homme et d'une femme et en fait un signe de l'intensité de l'amour divin.

→ Une Église qui reconnaît aussi l'amour après un échec ou un divorce ou celui de personnes du même sexe appelées également à devenir église domestique et à être accueillies dans la communauté chrétienne.

→ Une Église qui ne stigmatise pas, mais accueille la diversité de nos cheminement dans nos envies de célébrer notre foi : ceux qui aspirent à des célébrations traditionnelles où le sacré et les rites élèvent leur cœur ; ceux qui recherchent des rencontres plus simples et spontanées où se partagent la parole, la prière, la relecture des textes, avec ou sans prêtre, dans les églises ou, chez les participants, comme au premier temps de l'Église.

→ Une Église qui se sente solidaire de ceux qui doutent, qui se questionnent, déçus de certaines positions de l'autorité ecclésiale, de ses manquements et parfois de ses déviances, de tous ces hommes et femmes en recherche de

cette lumière au cœur de leur vie, qui cheminent et réfléchissent. Cette lumière, il n'est pas un seul être humain qui ne la cherche dans de nombreux moments forts, dans l'amour conjugal, l'amour parental, face aux épreuves et face à l'angoisse d'affronter la mort. Pourquoi l'accueil de celui qui demande un accompagnement dans nos paroisses se fait-il parfois avec des reproches implicites sur la qualité de son lien à l'Église ? Sachons accueillir chacun, l'écouter sans distinction ni jugement.

→ Une Église qui sache reconnaître et soutenir toutes les personnes qui se dévouent pour que l'homme ait une vie meilleure, qu'elles soient ou non croyantes, depuis les enseignants jusqu'aux élus, en passant par les soignants, militants associatifs et autres facilitateurs d'humanité.

→ Une Église qui se positionne nettement, comme le fait le pape François, contre le populisme ou contre des obédiences politiques qui véhiculent la peur de l'autre selon des critères de race ou de croyance.

→ Une Église qui nous invite à prendre soin de notre planète pour mieux vivre ensemble en frères. A l'image de François d'Assise, louons la nature, émerveillons nous de sa diversité et de sa générosité. Dans le sillage de l'encyclique *Laudato si'*, accueillie bien au-delà des milieux d'Église, de nombreuses initiatives et instances nous font prendre conscience des défis à relever et nous engagent à l'action.



→ Une Église qui reconnaîsse totalement le courage et l'attitude évangélique du pape François quand celui-ci nous invite à revenir à l'essentiel du message évangélique au service du frère, au dialogue inter-religieux par des voyages courageux et des positions qui provoquent parfois l'incompréhension d'une frange des croyants et des non-croyants. Ce pape serait-il moins légitime que ses prédécesseurs ?

Si nous formulons ici des espérances, nous disons aussi que cette Église que nous désirons est déjà largement à l'œuvre. Elle est riche de tous ceux qui, à la suite du Christ, accompagnent les malades dans les hôpitaux, les détenus en prison, les chercheurs de sens dans les monastères et les paroisses, les pauvres dans les lieux d'accueil, les jeunes dans les aumôneries. Elle est riche aussi de ceux qui, considérant que le Royaume du Dieu d'Amour commence ici et maintenant, cherchent à transformer les structures du monde pour le rendre plus juste : ceux qui s'engagent en politique, ceux qui œuvrent pour rendre le logement plus accessible, ceux qui veulent humaniser le cadre des entreprises, ceux qui cherchent des solutions pour le climat. Cette foule d'engagés, souvent discrets, nous impressionne. Dans un monde en proie à des crises multiples, ils ne demandent qu'à aimer et servir ceux qui l'habitent. Sans nostalgie d'une chrétienté passée, mais dans l'attachement au Christ qui se donne aujourd'hui. ▶

*Si nous formulons
ici des espérances,
nous disons aussi
que cette Église que
nous désirons est déjà
largement à l'œuvre.*

